feedbooks

Toc... Toc... Toc ! Etude

Ivan Sergeyevich Turgenev

Publication: 1870
Catégorie(s): Fiction, Nouvelles
Source: http://www.ebooksgratuits.com

Toc... Toc... Toc ! Etude

Ivan Sergeyevich Turgenev

Publication: 1870
Catégorie(s): Fiction, Nouvelles
Source: http://www.ebooksgratuits.com

A Propos Turgenev:

Ivan Sergeyevich Turgenev (November 9 [O.S. October 28] 1818 – September 3 [O.S. August 22] 1883) was a major Russian novelist and playwright. His novel Fathers and Sons is regarded as a major work of 19th-century fiction. Source: Wikipedia

Disponible sur Feedbooks Turgenev:

- *Premier Amour* (1860)
- *Récits d'un Chasseur* (1874)
- *Assez ! Extrait du journal d'un peintre défunt* (1864)
- *Fantômes* (1863)
- *Eaux Printanières* (1871)
- *Journal d’un homme de trop* (1850)
- *Le Chant de l'amour triomphant* (1881)
- *Claire Militch* (1883)
- *Dimitri Roudine* (1855)
- *Un Rêve* (1876)

1

Chapitre

… Nous fîmes cercle autour de Riedel, un vieil ami à nous tous, un Russe de la bonne souche, malgré son nom allemand, et il commença en ces termes : « Je vais vous raconter, messieurs, une aventure qui m'est arrivée il y a de cela trente… ou peut-être quarante ans. Je serai bref — et vous, ne m'interrompez pas. »

Frais émoulu de l'Université, je me trouvais alors à Saint-Pétersbourg. Mon frère était aspirant de l'artillerie à cheval de la Garde. Sa batterie était cantonnée à Krasnoïé-Selo : nous étions en été. Mon frère ne logeait pas au quartier, mais dans un des petits hameaux voisins, et comme j'allais l'y visiter régulièrement, je fis rapidement connaissance avec tous ses amis. Il occupait une chaumière, ma foi fort coquette, en compagnie d'un autre officier de sa batterie, un certain Teglev. J'eus tôt fait de me lier avec ce dernier.

On prétend, de nos jours, que Marlinsky est vieux jeu, on ne le lit plus et se moque même de lui, mais en 1830 il était plus illustre que quiconque et Pouchkine lui-même, au dire des jeunes gens, ne pouvait pas lui être comparé. Marlinsky avait acquis la réputation de premier écrivain

russe, mieux encore — chose rare et difficilement réalisable — il avait imprimé sa trace sur le front de toute la génération de son époque. Partout où vous alliez, vous étiez assuré de rencontrer des personnages à la Marlinsky ; ils étaient particulièrement nombreux en province, plus spécialement dans l'armée, et surtout dans l'artillerie. Leurs propos et leurs lettres s'inspiraient de leur auteur favori ; leur commerce était sombre, taciturne, « la tempête dans l'âme et le feu dans le sang », comme le lieutenant Bélozor dans La Frégate de l'Espérance. Ils « dévoraient » les cœurs féminins, aussi leur avait-on collé l'étiquette d' « homme fatal ». Comme vous le savez tous, ce type s'est conservé assez longtemps — jusqu'à Petchorine. Et que n'y trouvait-on pas : byronisme, romantisme, réminiscences de la Révolution française et de l'émeute de Décembre, culte de Napoléon, foi dans le destin, la bonne étoile et la force de caractère, la pose et la déclamation — et l'ennui du néant ; l'angoisse d'une fierté mesquine, alliée à une énergie et à un courage réels ; de nobles aspirations, contrariées par une éducation négligée et une grossièreté native ; des prétentions aristocratiques et une vantardise futile… Bref, assez de philosophie… Je vous ai promis un récit.

Chapitre 2

Le sous-lieutenant Teglev appartenait à la catégorie des hommes « fatals », bien qu'il n'eût pas le physique de l'emploi : par exemple, il ne présentait la moindre ressemblance avec le « fataliste » de Lermontov. C'était un homme de faible taille, assez corpulent, légèrement voûté, blond et presque blondasse ; la face était ronde, fraîche, les joues roses, le nez retroussé, le front bas et étroit, de grosses lèvres régulières et toujours immobiles : jamais je ne l'ai vu rire, ni même sourire. À peine ai-je entrevu ses dents, blanches comme sucre et carrées, quand la fatigue et l'essoufflement l'obligeaient d'ouvrir la bouche. Cette rigidité voulue, répandue sur tous ses traits, leur faisait perdre leur air de bonhomie innée. Seuls, les yeux n'étaient pas tout à fait ordinaires : petits, avec des prunelles vertes et des cils jaunes ; l'œil droit était légèrement plus haut placé que le gauche ; la paupière gauche ne se soulevait jamais entièrement, et tout cela conférait à sa physionomie une expression singulière, dissymétrique et somnolente. Le visage, au demeurant amène, reflétait généralement une sorte d'insatisfaction mêlée de surprise, comme si le

personnage avait guetté, en son for intérieur, une pensée morose, sans réussir à s'y fixer.

Avec tout cela, Teglev ne produisait nullement l'impression d'un homme plein de lui-même, et vous l'eussiez pris bien plutôt pour un humilié que pour un orgueilleux. Il parlait peu, d'une voix enrouée et parfois bégayante, en répétant sans raison les mêmes mots. À l'opposé de la grande majorité des fatalistes, il évitait les expressions par trop précieuses et ne les employait que dans les épîtres ; son écriture était très exactement celle d'un enfant.

De l'avis de tous ses supérieurs, c'était un officier « comme ci, comme ça », pas trop doué et insuffisamment zélé. « Ponctuel, mais désordonné », déclarait le général de brigade, un Allemand russifié. En quoi il reflétait exactement l'opinion de la troupe : « comme ci, comme ça » — moitié figue et moitié raisin.

Son train de vie était modeste : comme ses revenus. Ses parents l'avaient laissé orphelin à l'âge de neuf ans, en se risquant à travers l'Oka, sur un radeau, pendant les crues printanières. Élevé dans une pension particulière, où il passait pour un parangon de niaiserie et de docilité, il était entré par la suite à l'école des Junkers de l'artillerie à cheval de la Garde, conformément à son propre désir, maintes fois exprimé, et grâce à l'appui d'un oncle terriblement influent. Non sans peine, il y avait réussi à passer ses examens d'aspirant, puis de sous-lieutenant.

Ses relations avec les autres officiers n'étaient pas des plus cordiales : en règle générale, on ne l'aimait pas et

évitait sa compagnie ; lui-même, d'ailleurs, ne sortait presque jamais, se sentant affreusement intimidé en société, où il devenait gauche et affecté. La camaraderie lui était interdite et il ne tutoyait personne.

Pourtant, on le respectait. Non pas pour son caractère, son esprit ou son instruction, mais parce que l'on avait identifié sur son front la marque de la « fatalité ». Jamais personne ne se serait avisé de déclarer : « Teglev va faire une brillante carrière ; vous entendrez parler de lui. » Par contre, on admettait volontiers qu'il eût « plus d'un tour dans son sac » ou qu'un beau jour « il pût devenir un Napoléon, comme cela, sans crier gare ». Car, voyez-vous, ces transformations-là sont du ressort de l'« astre », et Teglev était un homme « à prédestination », exactement comme il y a des gens « à soupirs » ou « à sanglots ».

3

Chapitre

Deux aventures, survenues tout au début de sa carrière d’officier, contribuèrent à renforcer sa réputation d’être « fatal ».

Le jour de sa promotion — cela se passait aux environs du 15 mars —, Teglev se promenait le long des quais, en compagnie de quelques camarades impatients d’étrenner leurs uniformes tout neufs. Le printemps était précoce et la glace fondait déjà sur la Néva ; le courant avait emporté les blocs les plus gros, et il ne flottait plus à la surface du fleuve qu’une couche mince et peu résistante. Les jeunes gens devisaient joyeusement, riaient… quand l’un d’eux s’arrêta : il venait d’apercevoir, à une vingtaine de mètres du bord, un caniche qui s’était réfugié sur une glace plus stable que les autres et hurlait en tremblant de tout son corps transi.

« Il est fichu ! » murmura-t-il entre ses dents.

La bête passait au large d’un escalier du quai. Subitement, Teglev le dégringola sans dire un mot, s’avança hardiment sur la glace mouvante, courut jusqu’au chien, en sautant d’un îlot sur l’autre, faillit se noyer à plusieurs reprises, mais réussit à s’approcher du naufragé,

le prit par la peau du cou, fit demi-tour et le jeta à ses camarades. Le péril avait été si grave et l'acte tellement inattendu, que ces derniers en restèrent bouche bée et ne se décidèrent à parler, tous ensemble, qu'au moment où Teglev fit signe à un cocher, pour rentrer chez lui : ses vêtements étaient trempés.

Aux exclamations de sa suite, le jeune officier répondit d'un air désinvolte que nul ne pouvait échapper à son destin.

« Hé, dis donc, emporte au moins le clebs en souvenir ! » lui cria un de ses camarades, comme le fiacre s'ébranlait.

Mais l'interpellé se contenta de faire un geste dédaigneux, et les spectateurs s'entre-regardèrent, interdits.

L'autre aventure se produisit à quelques jours de là, au cours d'une partie de cartes chez le commandant de la batterie. Teglev ne jouait pas et s'était isolé dans un coin de la pièce.

« Ah ! si une vieille pouvait m'indiquer trois cartes gagnantes, comme dans La Dame de Pique de Pouchkine ! » gémit un petit aspirant qui était en train de lâcher son troisième millier de roubles.

Teglev s'approcha de la table, sans rien dire, prit le jeu, coupa et murmura :

« Six de carreau ! »

Effectivement, la carte retournée était un six de carreau.

« As de trèfle ! » annonça-t-il de même.

Il ne s'était pas trompé.

« Roi de carreau ! » siffla-t-il entre ses dents, d'un air furieux.

Il devina juste pour la troisième fois et… rougit, ne s'étant probablement pas attendu à un tel résultat.

« Un excellent tour de passe-passe ! Recommencez voir ! rit le commandant.

— Je ne fais pas de tours de passe-passe », observa sèchement Teglev en quittant la pièce.

Je ne saurais vous dire par quel prodige il avait réussi cette passe de trois, mais puis vous certifier que je l'ai vu de mes propres yeux.

Beaucoup d'entre nous essayèrent d'en faire autant après son départ, mais aucun n'y réussit : il y en eut qui devinèrent une carte, mais jamais deux. Et Teglev avait réalisé la passe de trois ! Sa réputation d'homme fatal et énigmatique était définitivement établie.

Dans la suite, je me suis souvent demandé ce qu'il serait advenu de sa réputation s'il s'était trompé ce jour-là et si l'intéressé n'en aurait point conçu une autre opinion de lui-même. Las ! il était trop tard : l'affaire était tranchée.

Chapitre 4

L'on conçoit que Teglev se fût immédiatement cramponné à cette renommée qui lui conférait une importance et un caractère particuliers… « Cela le posait », comme disent les Français, et lui tombait à pic, étant donné son manque d'esprit, son peu de connaissances et son amour-propre illimité. Autant il avait été difficile de la mériter, autant il était aisé de la maintenir : il suffisait, pour cela, de se taire et de jouer les ours.

Pourtant, ce n'est pas à cause de ce renom que j'ai recherché son commerce et l'ai pris en affection, j'ai aimé Teglev d'abord parce que c'était un honnête homme en qui je voyais un semblable ; ensuite, pour son bon cœur et sa simplicité d'âme. Il m'inspirait surtout une sorte de compassion, car il me semblait qu'en plus de sa « fatalité » de commande, il était menacé par un destin tragique et ne s'en doutait même pas. Bien sûr, je ne lui ai jamais avoué ce sentiment-là : rien ne peut insulter davantage un homme « fatal » que de la compassion.

Le sous-lieutenant, de son côté, paraissait bien disposé à mon endroit ; du moins, il se sentait manifestement plus à

l'aise dans ma société et renonçait à sa pose, à ce piédestal spectaculaire où il avait grimpé ou qu'on lui avait imposé — je ne saurais vous le dire. Quoiqu'il fût affecté d'un orgueil excessif, il devait assurément se rendre compte, en son for intérieur, que rien ne justifiait cet amour-propre et qu'à tout prendre, ses camarades avaient le droit de le traiter avec quelque hauteur… tandis que moi, avec mes dix-neuf ans, je ne pouvais certes pas l'embarrasser. Il n'avait point lieu de craindre, en ma présence, de proférer une parole niaise ou maladroite, aussi lui arrivait-il d'être loquace et même prolixe.

Je dois confesser que si quelqu'un d'autre que moi avait entendu ses propos, sa réputation n'aurait pas duré ! Ses connaissances se réduisaient à deux fois rien, de même que ses lectures et il se contentait, pour la plupart du temps, d'enregistrer dans sa mémoire de bonnes histoires ou des anecdotes cueillies au hasard d'une conversation. Il croyait aux pressentiments, aux prédictions, aux rencontres, aux jours fastes et… néfastes, au bon et au mauvais sort, à des années « climatériques » dont on avait fait mention en sa présence et auxquelles il ne comprenait goutte. Bref, les hommes « fatals » ne doivent pas nourrir ces sortes de superstitions, mais les inspirer aux autres… Par bonheur, j'étais seul à le connaître sous ce jour.

Chapitre 5

Cela se passait un 20 juillet. J'étais allé rendre visite à mon frère et ne l'avais pas trouvé chez lui, car il était parti en mission pour une huitaine de jours. Comme je n'éprouvais pas la moindre envie de retourner à Saint-Pétersbourg, je pris mon fusil sous le bras, allai flâner à travers les marais avoisinants, abattis une couple de bécasses et passai la soirée en compagnie de Teglev, sous l'auvent d'une grange abandonnée où il avait installé sa résidence d'été, pour reprendre son expression. Nous bavardâmes de choses et d'autres, mais la plupart du temps s'écoula à prendre du thé, fumer la pipe, à nous entretenir avec le maître du logis, un Finlandais russifié, ou avec un colporteur — « De-emandez mes oranges, de-emandez mes citrons ! » Ce dernier était un fort brave homme et un boute-en-train qui joignait à ses autres talents celui de manier prestement la guitare ; il nous parla de la passion malheureuse qu'il avait éprouvée « à l'aube de sa jeunesse » pour la fille d'un démarcheur. Parvenu à l'âge mûr, ce Don Juan en chemise russe avait renoncé aux fatales amours.

Une plaine immense s'étalait devant le portail de notre grange et allait en s'élargissant ; une petite rivière miroitait dans les sinuosités des bas-fonds ; plus loin, à l'horizon, on découvrait une forêt basse. Nous restâmes seuls à la nuit tombante. Une brume fluide descendait du ciel, s'épaississait progressivement et se transformait en un brouillard compact. La lune monta au ciel et transperça la brume d'une lumière dorée. Les objets s'estompèrent, s'enveloppèrent de nébuleuses, se fondirent ; le proche se fit lointain, le grand devint petit, le petit devint grand… Tout cela était clair et confus. Nous étions transportés dans un pays féerique, au royaume du clair-obscur, tissé d'or et de blanc, de silence infini et de rêve tangible… Et les étoiles jetaient, de là-haut, des étincelles si mystérieuses ! Nous nous tûmes tous les deux. En nous enveloppant, le voile fantastique de la nuit nous avait prédisposés à la fantasmagorie.

Chapitre 6

Teglev rompit le silence le premier et me parla de fantômes, de pressentiments, bégayant, tergiversant et se répétant, comme de coutume. Par une nuit semblable, m’assura-t-il, un de ses amis, un étudiant qui avait été engagé en qualité de précepteur au service de deux orphelins et logeait avec eux dans un pavillon au fond du parc, avait aperçu une silhouette de femme penchée sur le lit de ses pupilles ; le lendemain, il la reconnut sur un portrait auquel il n’avait pas fait attention jusque-là : c’était la mère des deux orphelins.

Puis il me raconta que ses propres parents, avant de se noyer, avaient entendu nuit et jour le bruit de l’eau qui coule ; que son grand-père avait eu la vie sauve à Borodino parce qu’il s’était penché pour ramasser un caillou gris, au moment précis où une balle sifflait au-dessus de sa tête et arrachait son plumet noir. Teglev me promit de me faire voir le caillou secourable, enchâssé dans un médaillon par ses soins. Enfin, il m’entretint de la vocation propre à chacun de nous et de la sienne en particulier, en ajoutant qu’il y croyait dur comme fer et que

si jamais il avait des doutes, il saurait les détruire en même temps que sa vie, qui, dès lors, ne vaudrait plus d'être vécue.

« Vous croyez peut-être que je n'aurai pas l'estomac de le faire ? me déclara-t-il, avec un regard à la dérobée. Vous ne me connaissez pas encore… J'ai une volonté de fer ! »

« Bien dit », pensai-je à part moi.

Teglev s'abîma dans ses réflexions, poussa un long soupir, posa sa pipe et m'annonça que le 20 juillet était un jour particulièrement grave pour lui :

« C'est le jour de ma fête… Une époque… une époque toujours pénible… »

Je ne répondais rien et contemplais seulement sa silhouette gauche, voûtée, son regard rivé au sol, morose et somnolent.

« Une vieille mendiante m'a dit tantôt, poursuivit-il, qu'elle allait prier pour le salut de mon âme (Teglev ne manquait jamais de faire l'aumône à tous les pauvres qu'il rencontrait sur son chemin)… N'est-ce pas étrange ? »

« Quand aura-t-il fini de s'occuper de sa propre personne ? » songeai-je de nouveau.

Néanmoins, je dois ajouter que depuis quelque temps j'avais observé sur son visage une expression singulièrement préoccupée et même anxieuse, et il ne s'agissait point d'une mélancolie « fatale », mais d'une véritable obsession dont je n'arrivais pas à déterminer la cause. Une fois de plus, je fus frappé de l'indicible tristesse répandue sur ses traits — n'était-ce point le signe de

l’apparition des doutes dont il m’avait entretenu un jour ?

Les camarades de Teglev m’avaient parlé récemment d’un projet de réformes « en matière d’affûts » qu’il aurait soumis à ses supérieurs et qui lui aurait valu un blâme. Étant donné son caractère, cette marque de dédain avait dû l’affecter profondément. Pourtant, il me semblait que sa tristesse avait un accent plus intime.

« Il commence à faire humide, déclara-t-il tout à coup en frissonnant des épaules. Voulez-vous que nous rentrions dans la chaumière ? Et d’ailleurs, il est temps de nous coucher. »

Il avait l’habitude de remuer ses épaules et de tourner la tête de droite à gauche, la main sur le cou, comme si sa cravate le serrait. Et tout son caractère — du moins le croyais-je — s’exprimait dans ce geste mélancolique et nerveux. Il était à l’étroit dans ce bas monde.

Nous rentrâmes dans la chaumière et nous nous allongeâmes chacun sur notre couche : lui, sous les icônes, et moi sur un tas de foin, près de la porte.

Chapitre 7

N'arrivant pas à m'endormir, je l'entendais remuer dans son coin. Étaient-ce ses récits ou l'étrangeté de cette nuit qui m'avaient mis les nerfs à nu, mais le sommeil me fuyait obstinément et je restais étendu, les yeux ouverts, réfléchissant à Dieu sait quoi, à des bagatelles plus futiles les unes que les autres, comme cela se produit toujours quand l'insomnie vous obsède.

En me retournant d'un côté sur l'autre, je tendis les bras en avant… Mon doigt heurta une poutre. On entendit un bruit faible, sourd et prolongé : j'avais dû tomber sur un creux.

Je recommençai, à dessein cette fois-ci. Le bruit se répéta. J'insistai… Tout à coup, Teglev releva la tête.

« Riedel, chuchota-t-il, entendez-vous frapper sous la fenêtre ? »

Je feignis de dormir, éprouvant une soudaine envie de jouer un tour à mon « fatal » ami. De toute façon, le sommeil ne venait pas.

Il reposa la tête sur son oreiller. J'attendis un moment et frappai trois coups consécutifs.

Teglev se souleva de nouveau, dressa l’oreille.

Je recommençai. Il faut vous dire que je lui faisais face, mais qu’il ne pouvait pas voir mon bras, car je le dissimulais derrière moi, sous la couverture.

« Riedel ! » s’écria Teglev.

Je ne répondis pas,

« Riedel ! fit-il plus fort… Riedel !

— Hein ? Qu’y a-t-il ? proférai-je d’une voix ensommeillée.

— N’avez-vous pas entendu ? Quelqu’un frappe sous la fenêtre… On dirait qu’il voudrait entrer…

— Bah… un passant…

— Il faut lui ouvrir la porte… Il faut voir qui il est… »

Je ne répondis plus rien et affectai de dormir. Des minutes passèrent… Je récidivai…

« Toc… toc… toc ! »

Teglev se mit sur son séant et dressa l’oreille.

« Toc… toc… toc ! Toc… toc… toc ! »

À travers mes paupières à moitié ouvertes, je pouvais observer tous ses mouvements, à la lumière blafarde du clair de lune. Il se tournait, tour à tour, vers la porte et la fenêtre. Effectivement, il était difficile de déterminer d’où venait le bruit : il semblait glisser tout autour de la chambre, voler le long des murs. Sans le vouloir, j’avais mis le doigt sur un foyer acoustique.

« Toc… toc… toc ! »

« Riedel ! hurla enfin Teglev… Riedel !… Riedel !…

— Qu’y a-t-il ? fis-je, en bâillant.

— Est-ce que vous n’entendez pas ?… Il y a quelqu’un

qui frappe !

— Que Dieu le garde ! » répondis-je en feignant de dormir et même de ronfler…

Teglev se calma.

« Toc… toc… toc ! »

« Qui est là ?… Entrez !… » cria mon compagnon.

Point de réponse, bien entendu.

« Toc… toc… toc ! »

Teglev sauta hors de sa couche, ouvrit la croisée, se pencha au-dehors et demanda d'une voix étranglée :

« Qui est là ? Qui est-ce qui frappe ? »

Puis il ouvrit la porte et répéta sa question. Un cheval hennit au loin.

Le sous-lieutenant se recoucha…

« Toc… toc… toc ! »

Teglev se retourna en sursaut et s'assit sur son lit.

« Toc… toc… toc ! »

Il se chaussa prestement, jeta son manteau sur ses épaules, décrocha son sabre pendu au mur, sortit dehors, fit deux fois le tour de la chaumière.

« Qui est là ? Qui est-ce qui frappe ? » l'entendis-je demander à plusieurs reprises.

Puis il se tut, se tint coi quelque temps, revint dans la chaumière et se coucha tout habillé.

« Toc… toc… toc ! recommençai-je. Toc… toc… toc ! »

Teglev ne faisait plus un mouvement, se contentant d'écouter, le menton appuyé sur son poing fermé.

Voyant que cela ne prenait plus, je fis semblant de m'éveiller au bout de quelque temps, et dévisageai mon

compagnon en jouant la surprise.

« Est-ce que vous êtes sorti ? lui demandai-je.

— Oui, convint-il d'un air détaché.

— A-t-on frappé de nouveau ?

— Oui.

— Vous n'avez vu personne ?

— Non.

— Et le bruit a cessé ?

— Je l'ignore. À présent, cela m'est égal.

— À présent ? Pourquoi cela ? »

Point de réponse.

Je me sentis légèrement honteux et dépité. Néanmoins, je n'osai pas lui avouer ma facétie.

« Je vais vous dire une chose, commençai-je : vous êtes le jouet de votre imagination. »

Il fronça les sourcils.

« Ah !… vous le croyez…

— Vous me dites que vous avez entendu frapper à la porte.

— Et autre chose aussi, m'interrompit-il.

— Quoi donc ? »

Il se pencha en avant et se mordit les lèvres, hésitant visiblement à parler…

« On m'a appelé, murmura-t-il enfin en se détournant.

— On vous a appelé ?… Mais qui donc ?…

— Une… un être que je croyais mort… À présent, j'en suis certain.

— Ce n'est que votre imagination, je vous le jure ! m'écriai-je aussitôt.

— Mon imagination ?… Ah ! oui, vous croyez cela… Voulez-vous une preuve ?

— Oui.

— Eh bien, sortons. »

Chapitre 8

Je m'habillai à la hâte et sortis derrière lui.

Il n'y avait pas de maison en face de notre porte, mais rien qu'une haie basse, percée par endroits, au-delà de laquelle un terrain en pente douce descendait vers la vallée. La brume enveloppait encore tous les objets, et l'on ne distinguait pratiquement rien à vingt pas devant soi. Nous marchâmes jusqu'à la haie et nous arrêtâmes.

« C'est ici, murmura-t-il en baissant la tête. Taisez-vous et écoutez ! »

Je tendis l'oreille, comme lui, et ne perçus rien d'autre que le souffle mystérieux de la nuit. Au bout de quelques minutes d'immobilité, je m'apprêtais à rebrousser chemin…

« Ilioucha ! » entendis-je chuchoter derrière la haie.

Je regardai Teglev ; il semblait n'avoir rien entendu et continuait de baisser la tête d'un air mélancolique.

« Ilioucha !… Ilioucha !… » La voix était encore plus distincte, une voix de femme.

Nous tressaillîmes tous les deux et nous entre regardâmes.

« Eh bien, murmura mon compagnon, vous n’en doutez plus, à présent ?

— Attendez, lui soufflai-je ; cela ne prouve rien… Voyons s’il n’y a personne derrière la haie… Peut-être un plaisantin… »

Je sautai par-dessus la barrière et m’avançai dans la direction d’où la voix m’avait semblé provenir.

Je sentais sous mes pas une terre molle, meuble ; les longues traînées des plates-bandes allaient se perdre dans le brouillard. J’étais dans un potager. Rien ne bougeait autour de moi. Tout semblait mort dans les chaînes du sommeil. Je fis encore quelques pas.

« Qui est là ? » criai-je, comme Teglev.

« Prrrr ! » Une caille s’envola juste sous mes pieds ; je me rejetai de côté, malgré moi… Quelle bêtise !

Je regardai en arrière. Teglev était resté à la même place. Je l’y rejoignis.

« Vous appelez en vain, souffla-t-il, cette voix nous a… m’a appelé de loin…, de très loin… »

Il passa la main sur son visage et rebroussa chemin à pas lents. Ne voulant pas m’avouer vaincu, je retournai au potager. Quelqu’un avait crié « Ilioucha ! » à trois reprises, cela ne faisait pas l’ombre d’un doute : une voix plaintive et mystérieuse… Mais qu’en savais-je ? Peut-être la raison en était-elle aussi simple que celle du bruit qui avait ému mon compagnon ?

Je marchais le long de la haie, m’arrêtant par moments, l’œil aux aguets. Un saule échevelé poussait tout contre notre baraque ; il se profilait comme une énorme masse

noire au milieu de la brume blafarde et aveuglante. Tout à coup, il me sembla que quelque chose de vivant remuait au pied de l'arbre. Je me ruai en avant, en hurlant : « Halte ! Qui va là ? »

Un pas léger, comme celui d'un lièvre frôlant le sol, une silhouette humaine s'évanouit, effarouchée, courbée en deux — homme ou femme ?… Je voulus l'étreindre, mais titubai, m'étalai tout de mon long dans les orties et me brûlai la face.

En me relevant, je sentis quelque chose de dur sous la main ; c'était un peigne de cuivre, attaché à un lacet, comme nos paysans en portent à la ceinture. Après cela, mes investigations demeurèrent vaines et je m'en retournai dans la chaumière, les joues en feu.

Chapitre 9

Teglev était assis sur sa couche, en train d'écrire quelque chose à la lueur d'une bougie, dans un petit album qui ne le quittait jamais. En me voyant, il s'empressa de fourrer l'album dans sa poche et se mit en devoir de bourrer une pipe.

« Tenez, mon vieux, commençai-je, voilà le trophée que je rapporte de ma chasse. »

Là-dessus, je lui montrai le peigne et lui racontai ce qui m'était arrivé sous le saule.

« J'ai dû faire peur à un larron… Vous avez certainement entendu dire déjà que la nuit dernière on a volé un cheval à notre voisin… »

Teglev me sourit sans aménité et alluma sa pipe. Je m'assis à côté de lui.

« Alors, vous croyez toujours que cette voix que nous avons entendue venait des contrées lointaines où… »

Il m'arrêta d'un geste autoritaire.

« Écoutez-moi, Riedel, je ne suis pas d'humeur à plaisanter, et vous demande instamment de ne pas le faire. »

Il disait vrai, quant à son humeur. Son visage lui-même avait changé : il paraissait plus blême, plus expressif et plus long. Ses yeux étranges et « disparates » étaient hagards.

« Je ne croyais jamais avoir l'occasion d'apprendre à un autre… à un autre que moi l'histoire que vous allez entendre et qui devait mourir… mourir dans ma poitrine. Apparemment, cela était écrit… Le destin !… D'ailleurs, je n'ai pas le choix. Écoutez donc. »

Et il me fit tout un long récit. Je vous ai déjà prévenus, messieurs, que Teglev était un piètre narrateur. Mais ce défaut ne fut pas le seul qui me frappa cette nuit-là : le son de sa voix, ses regards, ses gestes, tout ce qu'il faisait, en un mot, me parut faux, affecté, superflu d'un bout à l'autre.

Que voulez-vous ? j'étais jeune et inexpérimenté et ne savais pas que le mode rhétorique, les artifices des manières et des intonations, deviennent, avec l'usage, une véritable seconde nature, une sorte de malédiction dont on ne peut plus se débarrasser, le voulût on.

Tout dernièrement, il m'est arrivé d'avoir affaire à une femme du monde qui m'a appris la mort de son fils avec des airs tellement mélodramatiques, des trémolos dans la voix et des hochements de tête que, malgré moi, je pensai : « Quelle comédienne ! Comme elle ment ! En réalité, elle n'a jamais aimé son fils… » Pourtant, elle m'avait parlé de sa détresse « incommensurable » et de sa crainte de perdre la raison sous le coup du malheur… Eh bien ! huit jours plus tard, la pauvre femme est devenue effectivement folle. Depuis, je suis beaucoup plus prudent dans mes

jugements et me fie moins à mes premières impressions.

Chapitre 10

Voici, en quelques mots, l'histoire de Teglev.

En plus d'un oncle haut dignitaire, le malheureux avait, à Saint-Pétersbourg, une tante de condition beaucoup plus modeste, mais suffisamment fortunée. Étant sans enfant, elle avait recueilli une petite orpheline d'humble origine, l'avait convenablement élevée et la traitait en tout comme sa propre fille. Elle s'appelait Marie.

Teglev la voyait presque tous les jours, comme il fallait s'y attendre, les deux jeunes gens s'aimèrent, et Marie se donna au sous-lieutenant. La chose s'ébruita. La vieille Tegleva en conçut une violente colère, chassa honteusement sa protégée, déménagea à Moscou et adopta une autre jeune fille, de noble naissance, dont elle fit sa pupille et son héritière.

Rendue à ses parents — un malheureux couple d'ivrognes —, Marie goûta une existence amère. Teglev lui avait promis de l'épouser et s'était récusé lors de leur dernière entrevue, quand la jeune femme avait insisté pour savoir la vérité.

« Puisque tu ne veux pas de moi pour femme, avait-elle

déclaré, je sais ce qu'il me reste à faire… »

Quinze jours s'étaient écoulés depuis.

« Je ne me suis jamais fait la moindre illusion quant au sens de ses paroles, ajouta Teglev. Je suis certain qu'elle s'est donné la mort…, et que c'était sa voix qui m'appelait là-bas…, dans l'au-delà… Je l'ai reconnue… C'est le destin !

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ? Vous ne l'aimiez donc pas ?

— Si, je l'adorais… Et je l'adore encore. »

Je le dévisageai avec curiosité, me souvenant d'un autre de mes amis, un homme d'esprit, affligé d'une femme laide, niaise et pauvre. Comme je m'étonnais de son malheur conjugal et lui demandais un jour pourquoi il s'était marié, si c'était par amour, il me répondit : « Non, pas du tout… Je me suis marié… comme ça ! » Est-ce que Teglev ne s'était pas abstenu pour la même raison, « comme ça » ?

« Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ? » insistai-je.

Ses yeux, hagards et somnolents, coururent dans tous les sens.

« Cela… ne se raconte pas en quelques mots, bégaya-t-il. Il y a eu des raisons… De plus, c'est une petite bourgeoise… Et puis mon oncle…, il m'a fallu tenir compte de ses avis…

— Votre oncle ? m'exclamai-je. Que diable vient-il faire là-dedans, alors que vous ne le voyez qu'au jour de l'an, lorsque vous allez lui faire votre visite de politesse ? Vous ne pouvez tout de même pas compter hériter de ses

millions : il est pourvu déjà d'une douzaine d'enfants ! »

J'avais parlé avec chaleur… Teglev en fut froissé et rougit irrégulièrement, par taches…

« Je vous prie de ne pas me faire de sermons, proféra-t-il sourdement. D'ailleurs, je ne cherche pas à me justifier… J'ai causé sa mort… Il faut que je paie ! »

Il baissa la tête et se tut. Je ne trouvai plus rien à dire.

Chapitre 11

Nous restâmes silencieux une bonne quinzaine de minutes. Ses yeux erraient dans le vague ; je le dévisageai intensément et m'aperçus que les cheveux, sur son front, se soulevaient et frisaient curieusement. De l'avis d'un médecin-major qui avait soigné de nombreux malades, cet indice était le symptôme certain d'une forte fièvre cérébrale… Je songeai de nouveau, qu'effectivement peut-être, cet homme était le jouet du destin et que ses camarades n'avaient pas eu tort de lui attribuer un caractère fatal. En même temps, je le condamnais, en mon for intérieur. « Une petite bourgeoise, persiflai-je… Comme si, toi, tu étais un aristocrate ! »

« Vous me condamnez certainement, Riedel, commença Teglev, comme s'il avait deviné mes pensées. Je suis très… affecté… Mais que dois-je faire ? Que dois-je faire ? »

Il appuya son menton sur la paume de sa main et se mit à mordiller les ongles larges et plats de ses doigts courts, rouges et durs comme du fer.

« Il me semble que la première chose à faire est de

vérifier vos suppositions… Il se peut que votre amante soit encore en vie. » (« Vais-je lui avouer d'où venait le bruit ? me dis-je un instant… Non… plus tard ! »)

« Elle ne m'a pas écrit une seule fois depuis que je suis ici, observa Teglev.

— Cela ne prouve rien. »

Il fit un geste évasif.

« Non, je suis certain qu'elle n'est plus… Elle m'a appelé. »

Tout à coup, il se tourna vers la fenêtre.

« On frappe de nouveau ! »

J'éclatai de rire, malgré moi.

« Ah ! non, cette fois-ci ce sont vos nerfs. Je ne vous crois plus… Voyez plutôt, il commence à faire jour ; le soleil va se lever dans une dizaine de minutes — il est 3 heures passées —, et les fantômes ne se promènent jamais en plein jour, à ce que je sache. »

Teglev me regarda d'un œil sombre, se jeta sur sa couche et me tourna le dos, avec un « Adieu ! » grommelé entre ses dents.

Je me couchai également, me demandant, avant de m'endormir, quel besoin il avait eu de faire allusion à un suicide possible de sa part… Poseur, va !… Tu ne l'as pas épousée, alors que cela ne dépendait que de toi, et à présent tu songes à te tuer ! Quelle niaiserie ! Quelle infâme comédie !

Je m'endormis profondément. Quand je rouvris les yeux, le soleil brillait haut. Teglev n'était plus là.

Son domestique m'expliqua qu'il était parti pour la ville.

Chapitre 12

Je passai une journée terriblement longue et fastidieuse. Teglev ne revenait pas ; quant à mon frère, je ne l'attendais même pas.

Au soir, il se fit un brouillard encore plus dense que celui de la veille. Je me couchai d'assez bonne heure.

Je me réveillai en sursaut : on frappait à la fenêtre ! Ce fut mon tour de tressaillir !

Le bruit se répéta avec tant d'insistance qu'il ne fut plus possible de douter de sa réalité. Je me levai, ouvris la croisée et reconnus Teglev. Il se tenait immobile devant moi, enveloppé dans son manteau, la casquette baissée sur les yeux.

« Ilia ! C'est vous ?… Entrez vite ! On vous a attendu toute la journée… Pourquoi n'êtes-vous pas entré ? La porte n'est pourtant pas fermée ? »

Il fit non de la tête.

« Je n'ai pas l'intention d'entrer, fit-il d'une voix sourde. Je voulais seulement vous demander de remettre cette lettre, demain, au commandant de la batterie. »

Il me tendit une grosse enveloppe, fermée avec cinq

cachets. Intrigué, je la pris machinalement. Teglev s'éloigna incontinent.

« Attendez, attendez donc !… Où allez-vous ?… Est-ce que vous venez seulement de rentrer ? Et que signifie cette lettre ?

— Me promettez-vous de la remettre à son destinataire ? murmura Teglev en reculant encore de quelques pas… Le promettez-vous ?… »

Sa silhouette s'estompait dans le brouillard.

« Oui, je vous le promets, mais d'abord… »

Il battit encore en retraite et ne fut bientôt plus qu'une tache noire, et oblongue.

« Adieu, Riedel !… Ne m'en veuillez pas !… Et n'oubliez pas Simon… »

La tache elle-même disparut.

Décidément, c'en était trop. « Maudit poseur ! me dis-je tout bas. Tu n'en manques pas une ! »

Pourtant une angoisse sourde me saisit à la gorge. Je jetai un manteau sur mes épaules et sortis.

Chapitre 13

Où aller ? Le brouillard m'encerclait, m'étouffait. À une distance de cinq ou six pas, il était encore opaque, mais plus loin, il dressait un mur blanc et mou comme du coton. Je tournai à droite ; notre chaumière était l'avant-dernière du hameau ; ensuite, la route s'ouvrait sur un champ désert, semé de quelques arbustes ; au-delà du champ, croissait un petit bois de bouleaux, arrosé par la rivière qui contournait tout le village, au bas de la côte. Je connaissais les lieux pour les avoir souvent explorés en plein jour, mais à présent je ne voyais plus rien et pouvais deviner seulement, à en juger par la densité et la blancheur de la brume, l'endroit où coulait la rivière. La lune était accrochée au ciel comme une grosse boule mate et blafarde ; sa lumière n'arrivait plus à percer l'épaisse fumée du brouillard.

Je descendis dans la prairie et dressai l'oreille. Pas un bruit — seuls, des courlis sifflotaient au loin.

« Teglev ! criai-je alors… Ilia !… Teglev ! »

Le son de ma voix expirait à mes côtés, sans obtenir de réponse, comme si la brume l'avait empêché de se

propager.

« Teglev ! »

Pas de réponse.

Je marchai devant moi, au hasard, heurtai une haie, faillis choir dans un fossé, culbutai sur une haridelle endormie au milieu du champ…

« Teglev !… Teglev !… » appelais-je toujours.

Soudain, une voix sourde, tout près de moi :

« Me voici… Que me voulez-vous ? »

Je fis volte-face.

Il était devant moi, les bras ballants, nu-tête. Son visage était blême, mais les yeux semblaient plus vifs et plus grands que de coutume… Il respirait profondément, la bouche ouverte.

« Dieu soit loué ! m'écriai-je dans un transport de joie, en pressant ses deux mains… Dieu soit loué ! Je désespérais déjà de vous retrouver… Vous devriez avoir honte de faire de telles peurs à vos amis !

— Que me voulez-vous ? répéta Teglev.

— Je veux… je veux d'abord que vous me suiviez, ensuite j'exige — j'en ai bien le droit, au nom de notre amitié — j'exige que vous m'expliquiez immédiatement tous vos actes, et notamment cette lettre au colonel. Vous est-il arrivé quelque chose d'extraordinaire à Saint-Pétersbourg ?

— J'y ai trouvé précisément ce à quoi je m'attendais, répondit-il, sans bouger de place.

— Vous voulez dire que… votre amie…, cette Marie…

— S'est donné la mort, trancha-t il d'un air de colère…

On l’a enterrée avant-hier. Elle n’a même pas laissé un mot pour moi, avant de s’empoisonner. »

Immobile, pétrifié, il proféra ces paroles terribles d’une voix hâtive, pressé d’en finir.

Je levai les bras au ciel.

« Mon Dieu !… Quel drame !… Votre pressentiment ne vous a donc pas trompé !… C’est terrible ! »

Je me tus, troublé. Teglev croisa les bras sur sa poitrine, lentement, comme avec triomphe.

« Au fait, repris-je, pourquoi restons-nous là ? Nous ferions beaucoup mieux de rentrer.

— Oui, rentrons… Mais comment allons-nous faire pour retrouver notre chemin ?

— Il y a de la lumière dans notre abri… Laissons-nous guider par elle. Venez.

— Marchez en avant. Je vous suis. »

Nous partîmes d’un bon pas. Point de lumière devant nous. Enfin, au bout de cinq minutes, deux taches rougeâtres. Teglev me suivait toujours. J’étais pressé de rentrer, afin de connaître tous les détails de son malheureux voyage à Saint-Pétersbourg. Frappé par ce qu’il avait eu le temps de m’apprendre, je lui confessai tout dans un accès de repentir et même de terreur superstitieuse, toute ma facétie de la veille qui s’achevait si tragiquement.

Il se contenta d’observer que je n’y étais absolument pour rien, que mon bras n’avait été qu’un instrument du sort, qu’enfin tout cela prouvait combien je le connaissais mal. Sa voix, singulièrement calme et égale, résonnait tout contre mon oreille.

« Mais vous me connaîtrez un jour, ajouta-t-il. J’ai vu votre sourire, hier au soir, quand j’ai fait allusion à ma force de caractère… Vous vous souviendrez de mes paroles. »

La première masure du village jaillit de la brume, comme un monstre noir… Voici la nôtre… Mon chien aboya, m’ayant flairé.

Je frappai à la croisée et appelai le domestique de Teglev :

« Simon !… Hé, Simon !… Viens nous ouvrir la barrière. »

Il s’exécuta bruyamment.

« Après vous, Teglev », fis-je en me retournant…

Il n’y avait personne derrière moi. Mon compagnon s’était évanoui comme une ombre. J’entrai dans la chaumière, abasourdi.

Chapitre 14

Presque aussitôt, la stupéfaction fit place au dépit, et je m'en pris au domestique :

« Il est fou, ton maître… Fou à lier !… Aller à Saint-Pétersbourg, revenir ici et passer la nuit à courir dehors, sans rime ni raison !… Je l'ai obligé à me suivre jusqu'à la maison : arrivé à la barrière… pfuit ! plus personne !… Envolé !… Il choisit bien son temps pour aller traîner dehors ! »

« Pourquoi as-tu lâché sa main ? » me tançai-je intérieurement.

Simon me regardait sans rien dire, de l'air de quelqu'un qui voudrait bien répondre et ne l'ose pas : cela était bien d'un domestique d'alors.

« À quelle heure est-il parti ? demandai-je rudement.

— À six heures du matin.

— Avait-il l'air triste, préoccupé ? »

Simon baissa les yeux.

« Not'maître est compliqué, proféra-t-il ; enfin… Pas moyen de le comprendre… Avant de partir, il m'a demandé son nouvel uniforme et puis il s'est frisé.

— Il s'est frisé ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, il s'est frisé les cheveux. J'y avons préparé le fer. »

Je vous avouerai que c'était bien la dernière chose à laquelle je me serais attendu.

« Connais-tu une jeune fille, une amie de ton maître, qui s'appelle Marie ?

— Bien sûr… Une bien brave fille.

— Ton maître est amoureux d'elle, n'est-ce pas, et… enfin tu vois ce que je veux dire… »

Il poussa un soupir.

« Elle le perdra, j'vous le dis. Rapport qu'il l'aime et n'ose pas l'épouser… Pas plus qu'il n'ose l'abandonner… Faut croire qu'y n'a pas le caractère. P't-être aussi qu'il l'aime trop.

— Est-elle vraiment… belle ? » m'informai-je, incapable de refréner ma curiosité.

Simon devint grave.

« Les maîtres les aiment quand elles sont comme ça.

— Et à ton goût ?

— Ben non, nous autres, ça ne nous plaît pas.

— Pourquoi cela ?

— Trop maigre.

— Si elle était morte, crois-tu que ton maître lui aurait survécu ? »

Il soupira de nouveau.

« J'saurions pas vous le dire… C'est l'affaire de nôt'maître… Un drôle d'homme…, et compliqué avec ça ! »

Je pris l'enveloppe que m'avait confiée Teglev, la

soupesai… Elle était adressée à « Son Excellence M. le commandant de batterie, colonel et chevalier » ; suivaient le nom, le prénom et le nom patronymique. Le coin supérieur portait la mention « important » deux fois soulignée.

« Écoute-moi, Simon, j'ai peur pour ton maître. Il me semble qu'il a de mauvaises idées en tête. Il faut absolument que nous le retrouvions.

— Bien, monsieur.

— Le brouillard est tellement épais que l'on ne distingue rien à deux pas devant soi, mais cela ne doit pas nous arrêter. Nous allons emporter des lanternes et allumer une bougie à chaque fenêtre, à tout hasard…

— Bien, monsieur. »

Simon alluma les lanternes et les bougies, et nous nous mîmes en route.

Chapitre 15

Je vous épargnerai le récit de nos pérégrinations. Nos lanternes ne nous étaient d'aucun secours, car elles n'arrivaient pas à dissiper la pénombre blanche et molle qui nous entourait. Nous nous perdîmes à plusieurs reprises, et pourtant nous lancions de fréquents appels.

Je criais :

« Teglev !… Ilia !… Teglev !… »

Et Simon me répondait, en écho :

« Monsieur Teglev !… Votre Excellence !… »

La brume nous abrutissait ; nous marchions en titubant, comme dans un rêve, rapidement enroués, car l'humidité pénétrait au plus profond du gosier. Nous finîmes pourtant par nous retrouver près de la chaumière, grâce aux bougies allumées aux croisées. Nos recherches conjuguées n'avaient abouti à aucun résultat, car nous ne faisions que nous entraver réciproquement. Je proposai de nous séparer et d'aller chacun de notre côté.

Simon tourna à gauche, je pris à droite et cessai bientôt d'entendre le son de sa voix. Le brouillard semblait avoir pénétré jusque sous mon crâne. Je marchais, obnubilé, et

lançais un appel de temps à autre :

« Teglev !… Teglev !…

— Présent ! » entendis-je tout à coup.

Dieu, quel soulagement !… Je me précipitai dans la direction d'où venait la voix… Une silhouette noire apparut à quelques pas devant moi… Enfin !

Seulement, ce n'était pas Teglev, mais un autre officier de la même batterie que lui, nommé Telepnev.

« Est-ce vous qui m'avez répondu ? lui demandai-je.

— Est-ce vous qui m'avez appelé ? répliqua-t-il.

— Non, j'ai appelé Teglev.

— Teglev ? Mais je viens de le rencontrer !… Quelle nuit idiote !… Pas moyen de rentrer chez soi !

— Vous avez vu Teglev ? Où allait-il ?

— Là-bas, je crois… »

Il balaya la brume d'un geste évasif.

« … Mais on ne s'y reconnaît plus. Pourriez-vous me dire, par exemple, où se trouve le village ?… Moi, je ne compte plus que sur les aboiements des chiens pour me guider… C'est idiot !… Permettez-moi d'allumer ma cigarette… Ça éclaire tout de même un peu… »

L'officier avait l'air légèrement éméché.

« Est-ce que Teglev ne vous a rien dit ?

— Oh ! mais si, et comment ! « Salut, frère ! » que j'y ai fait… « Adieu, frère ! » qu'il me répond… « Adieu ? Pourquoi « adieu ? » « Ben, j'veux me tirer une balle « dans le ciboulot », qu'il a prétendu… Un vrai fada ! »

Cela me coupa le souffle.

« Vous dites qu'il…

— Un vrai fada ! » répéta l’officier en s’éloignant d’une démarche mal assurée.

Avant que j’eusse entièrement retrouvé mes esprits, j’entendis crier mon propre nom, à plusieurs reprises, et identifiai la voix de Simon.

Je répondis… il s’approcha de moi.

Chapitre 16

« Eh bien, l'as-tu trouvé ?

— Ouais.

— Où cela ?

— Pas loin d'ici.

— Comment était-il ?… Vivant ?…

— Bien sûr, monsieur, même que j'y ai causé. (Je soupirai d'aise.) J'l'ai trouvé assis sous un bouleau, enveloppé dans son manteau, comme si de rien n'était. « Faut rentrer, Votre Excellence, que j'y ai dit, M. Riedel est très inquiet ! » « Il n'y a vraiment pas de quoi, qu'il m'a répondu. J'ai envie de prendre l'air. J'ai mal à la tête… Rentrez à la maison, je vous y rejoindrai plus tard. »

— Et tu es parti ! m'exclamai-je en levant les bras au ciel.

— Bien sûr… puisqu'il me l'a dit… J'pouvions tout d'même pas rester. »

La frayeur me saisit, pis qu'avant.

« Conduis-moi immédiatement là où tu l'as trouvé ! Tu m'entends ?… Tout de suite !… Mon pauvre Simon. je n'aurais jamais cru cela de toi… Tu dis qu'il n'est pas loin ?

— Tout près, là-bas, à l'orée du petit bois, presque au bord de l'eau… C'est en suivant la rivière que je l'avons trouvé.

— Bon, vas-y ! »

Il prit les devants.

« Vous allez voir, c'est tout près… Il suffit de descendre jusqu'à la rivière… »

Mais, au lieu de cela, nous nous retrouvâmes soudain devant une petite grange abandonnée…

« Holà !… Halte ! fit Simon. J'ai dû virer trop à droite… Prenons un peu à gauche… »

Tournant à gauche, nous tombâmes dans une plantation d'orties, comme je ne me rappelais pas en avoir vu à proximité du village… Quelques pas plus loin, l'eau boueuse d'un marécage clappa sous nos chaussures, et je discernai, juste à mes pieds, des mottes de mousse, toutes rondes, que je voyais pour la première fois également… Nous rebroussâmes chemin… Une butte, supportant une tente et un ronfleur, sollicita notre attention. Nous passâmes la tête à l'intérieur, et lançâmes plusieurs appels. Quelqu'un remua faiblement, tout au fond, en faisant crier la paille sèche, et une voix endormie proféra : « Pré-é-sent ! »

Nous revînmes sur nos pas… La prairie, plate, infinie…

J'étais sur le point de fondre en larmes et évoquais malgré moi le bouffon du Roi Lear : « Cette nuit finira par nous rendre tous fous… »

« Et maintenant, où aller ? »

J'apostrophai Simon d'une voix désespérée.

— Faut croire que c'est le Malin qui nous a égarés, répondit-il d'un air embarrassé… Ça n'est pas orthodoxe… Y a du louche là-dessous… »

J'allais le rappeler à l'ordre, quand je perçus un faible bruit qui attira instantanément mon attention. C'était un claquement léger, comme si l'on avait débouché une bouteille avec effort. Cela avait l'air de provenir de très près. Je ne sais pourquoi ce bruit me sembla tellement singulier, mais toujours est-il que je me précipitai dans la direction d'où il venait.

Simon m'emboîta le pas. Au bout de quelque temps, une masse noire, large et haute, se profila à travers la brume.

« Le petit bois ! Le voilà ! s'écria le domestique… Et voici Son Excellence, là-bas, sous un arbre, à l'endroit même où je l'ai quittée ! »

Je regardai. Effectivement, un homme était assis au pied d'un bouleau, maladroitement recroquevillé sur lui-même et nous tournant le dos. Je m'approchai de lui rapidement et reconnus le manteau de Teglev, sa silhouette, sa tête penchée sur la poitrine.

« Teglev ! »

Pas de réponse.

« Teglev ! » appelai-je de nouveau en lui mettant la main sur l'épaule.

Il vacilla en avant et s'allongea dans l'herbe, docile, comme s'il n'avait attendu que cette poussée légère. Aidé par le domestique, je le retournai aussitôt, la face contre le ciel. Le visage n'était pas terne, mais immobile et privé de vie ; les dents blanches et serrées se découvraient dans un

rictus ; les yeux étaient fixes, à moitié ouverts, et somnolents…

« Seigneur ! » murmura Simon en me montrant sa main rouge de sang.

Le sang coulait de la poitrine, du côté gauche, sous le manteau.

Il s'était tué avec un pistolet qui gisait là, à ses pieds, et le bruit insolite que j'avais entendu tout à l'heure était un coup de feu.

17

Chapitre

Ce dénouement tragique ne surprit pas outre mesure les camarades de Teglev. Habitués qu'ils étaient à le considérer comme un être « fatal », ils s'étaient toujours attendus à quelque sortie extraordinaire de sa part, mais assurément pas à celle-là.

Dans sa lettre au commandant de la batterie, il demandai à ce dernier de faire rayer des cadres le sous-lieutenant Ilia Teglev, coupable de s'être donné volontairement la mort ; à cela il ajoutait que l'on trouverait dans sa cassette plus d'argent qu'il n'en fallait pour acquitter le montant de ses dettes. L'enveloppe contenait, en outre, encore un pli, non cacheté, adressé à un haut fonctionnaire qui commandait tout le Corps de la Garde. Bien entendu, nous le lûmes tous ; quelques-uns en prirent même copie. Le second message avait manifestement coûté de laborieux efforts à son auteur.

Il débutait à peu près en ces termes :

« Voyez, Votre Excellence, comme il vous arrive d'être sévère à l'égard de la moindre négligence de tenue, du moindre écart de forme quand un officier vient vous trouver,

pâle et tremblant ; et moi, je vais me présenter devant notre Juge commun, incorruptible et implacable, devant l'Être suprême, un Être infiniment supérieur à Votre Excellence, et je m'y rends en toute simplicité, en manteau et sans cravate au cou… » Oh ! la répulsion que m'inspira cette phrase, calligraphiée d'une main enfantine et appliquée ! Comment avait-il pu penser à ces sottises à un tel moment ? Et pourtant, il avait amoureusement choisi ses termes, visiblement satisfait de lui-même, accumulé les épithètes en vogue et les amplifications à la Marlinsky. Plus loin, il faisait allusion à son destin, aux persécutions qu'il avait endurées, à sa mission qu'il n'avait pas eu le temps de remplir, à l'énigme qu'il emportait dans sa tombe, à l'incompréhension des hommes. Il citait même un poète échevelé, lequel déclarait à la foule qu'elle portait la vie comme un « collier » et s'enfonçait dans le vice comme un « noyé » — tout cela, farci de fautes d'orthographe.

À vrai dire, toute la lettre d'adieu du malheureux Teglev était affreusement plate, et je conçois la surprise hautaine de l'Excellence à qui elle était adressée :

« Mauvais officier ! Brebis galeuse ! À supprimer ! »

Pourtant, il y avait, au dernier paragraphe, un cri sincère, un cri du cœur :

« Votre Excellence ! je suis un orphelin ; personne ne m'a jamais aimé, tout le monde m'a fui… et j'ai causé la perte du seul cœur qui se soit donné à moi ! »

En fouillant dans les poches de la capote, Simon mit la main sur le petit album dont son maître ne se séparait jamais. La plupart des feuillets avaient été arrachés ; il n'en

restait plus qu'un, portant cet étrange calcul :

Napoléon né le 15 août 1769
1769
15
8 (8e mois)

Total : 1792
1
79
2———————
Total : 19
Napoléon mort le 5 mai 1825
1825
55 (5e mois)

Total : 1835
1
83
5———————
Total : 17
Ilia Teglev né le 7 janv. 1811
1811
71 (1er mois)

Total :1819
1
81
9———————
Total : 19

Ilia Teglev mort le 21 juil. 1834
1834
21
7 (7e mois)
———————
Total : 1862
1
86
2———————
17

Le malheureux ! N'était-ce point pour cette raison-là qu'il s'était engagé dans l'artillerie ?

On l'enterra hors du cimetière, comme un suicidé, et on l'oublia presque immédiatement.

18
Chapitre

Le lendemain des obsèques (j'étais resté au village pour attendre mon frère), Simon vint m'annoncer qu'Ilia demandait à me voir.

« Quel Ilia ?

— Ben, notre colporteur. »

Je le fis appeler.

Il vint, exprima quelques regrets au sujet de la fin subite de M. le sous-lieutenant, s'étonna qu'il lui fût arrivé une chose pareille…

« Est-ce qu'il te devait quelque chose ? m'informai-je.

— Point du tout. M. le sous-lieutenant avait coutume de payer rubis sur ongle… Seulement voilà… »

Il fit une grimace.

« … Seulement voilà… Vous avez en votre possession un objet qui m'appartient…

— Quel objet ?

— Celui-là. (Il désigna le peigne de cuivre qui traînait sur la table.) Bien sûr, il ne vaut pas grand-chose, mais comme c'est un souvenir… »

Je relevai la tête, illuminé par une idée subite.

« Tu t'appelles Ilia ?

— Oui, monsieur.

— N'est-ce pas toi que j'ai… »

Il me cligna de l'œil et fit un large sourire.

« Bien sûr !

— Et c'était toi qu'on appelait ?

— Moi-même, convint-il avec une modestie enjouée. Il y a une jeune personne dans le coin, poursuivit-il de sa voix de fausset, que ses parents, trop sévères…

— Très bien, très, bien », l'interrompis-je en lui donnant le peigne et en le mettant dehors.

Ainsi donc, « Ilioucha » c'était lui, songeai-je en me plongeant dans des réflexions hautement philosophiques, dont je me garderai bien de vous faire part, car chacun est libre de croire, après tout, à la prédestination et autres « fatalités ».

De retour à Saint-Pétersbourg, je me mis en quête d'informations au sujet de Marie et réussis même à retrouver le médecin qui l'avait soignée. À ma stupéfaction, il m'apprit que la jeune femme n'était point morte empoisonnée, mais du choléra !

Je lui racontai, de mon côté, tout ce que je tenais de Teglev.

« Hé, mais je le connais, s'écria tout à coup le docteur. C'est un officier d'artillerie, un homme de taille moyenne, voûté, légèrement zézayant ?

— Exactement.

— Figurez-vous qu'il m'est venu trouver — c'était la première fois que je le voyais — avec l'intention de me

démontrer que la jeune fille s’était empoisonnée.

— Choléra, lui dis-je.

— Non, poison », me réplique-t-il…

« Comme il insiste, qu’il est large de nuque — un indice infaillible de l’entêtement —, qu’après tout la cliente est morte, j’en conviens : soit, elle s’est empoisonnée si cela peut vous faire plaisir… Il m’a remercié chaudement, m’a serré la main et… je ne l’ai plus revu. »

Je dis au praticien de quelle façon Teglev s’était suicidé la même nuit.

Il ne sourcilla point et se contenta d’observer qu’il y a de drôles d’individus en ce bas monde.

« Eh oui, de drôles d’individus », répétai je après lui.

Quelqu’un a remarqué fort justement, en parlant des suicidés : personne ne veut les croire aussi longtemps qu’ils ne mettent pas leur projet à exécution, et, s’ils le font, aucun ne les regrette.

Ivan Sergeyevich Turgenev

Dimitri Roudine

Ivan Sergeyevich Turgenev

Journal d'un homme de trop

Ivan Sergeyevich Turgenev

Récits d'un Chasseur

Khor et Kalinitch, paru dans une revue, rendit célèbre Tourgueniev. Ce premier texte donne le thème de l'ensemble des récits de ce recueil: la chasse, dans de superbes paysages de plaines, de bois, d'étangs où l'on s'égare très vite, sous une chaleur torride ou une pluie battante. Nous découvrons la vie des paysans russes vers 1850, leurs croyances naïves, leurs chansons, leurs disputes (que de femmes battues!) mais surtout leur vie terrible: les maîtres décident de tout (mariage, emploi), les déplacent à leur gré et appliquent une justice très approximative quand ils osent se plaindre. La faim, la peur et la soumission à une hiérarchie corrompue sont le quotidien de nombreux moujiks. L'auteur (narrateur des récits) dénonce ici l'horreur du servage, ce qui lui valut un exil dans ses terres, tout en révélant aux Russes l'âme de son peuple.

Ivan Sergeyevich Turgenev

Eaux Printanières

Seul et triste, Sanine voit approcher la vieillesse et se souvient. Il avait vingt ans quand il fit étape à Francfort, au retour d'un voyage en Europe. La première fois qu'il vit Gemma, dans la confiserie de sa mère, il en tomba follement amoureux. Gemma est belle, brune, parée de toutes les vertus et, très vite, partage son inclination. Pour elle, Sanine est prêt à tout: il se bat en duel, il l'arrache à son fiancé, un premier commis infatué de lui-

même, obtient sa main et décide de vendre ses terres pour assurer à sa belle une vie confortable. Sûr de régler l'affaire en trois jours, il part à Wiesbaden où se trouve en villégiature la femme - riche - d'un de ses amis. C'est là que le destin dérape. Sanine ne reviendra jamais à Francfort, pris dans un piège grossier qui lui coûtera son bonheur...